

Confédération de l'Illustration et du Livre



Revue de presse Editeurs du Grand Est

Janvier - Février 2019

Ce projet est co-financé par l'Union Européenne par le Fonds Social Européen, la Région Grand Est et la Drac Grand Est.





La bédéthèque idéale #218

BD : les petits soldats sensibles de Clément Paurd



Laurence Le Saux

Publié le 16/02/2019.

Un soldat et son capitaine marchent sur une langue de terre, croisent des paysans en exil, une maison en flammes, des cadavres... Dans "La Traversée", Clément Paurd met en scène un petit théâtre sensible, antimilitariste.

Ils avancent, toujours plus loin, le fusil en bandoulière, la loyauté — souvent — chevillée au corps. Il y a Firmin, le simple fantassin, et son capitaine. Ils sont parfois couards ou paumés, à tour de rôle. Dans *La Traversée* (éd. 2024), [Clément Paurd](#) installe délicatement un terrible petit théâtre, dessiné en deux dimensions. Comme des marionnettes ou des ombres chinoises, ses héros défilent au milieu de nulle part, cherchant un ennemi flou, se confrontant aux conséquences de la guerre.



A lire : La Traversée, par Clément Paurd. Editions 2024, 250 p., 26 €.

Récompense

Bande dessinée: les Éditions 2024, installées à Strasbourg, ont été primées au festival d'Angoulême

Des Strasbourgeois consacrés à Angoulême: les Éditions 2024 ont décroché le prix du patrimoine au festival international de la bande dessinée.

Belle reconnaissance pour les Éditions 2024: l'éditeur strasbourgeois a en effet décroché au festival international de la bande dessinée d'Angoulême le prix du patrimoine pour sa réédition en fac-similé du livre Les Travaux d'Hercule, ouvrage que Gustave Doré avait réalisé à seulement 15 ans, en 1847. On était alors au début du début de la bande dessinée, le jeune Strasbourgeois s'inspirant de Rodolphe Töpffer, le père du 9e art.



Avant de rico hararder, Hercule s'assure qu'il est bien mort.

Il déterre la bête qui ne donne plus signe de vie. Une raideur glaciale s'est emparée de ses membres.

Andersen éditions



La Mutine,

de Michel Herland. Éditions Andersen,
294 pages, 19,90 euros.

Michel Herland est critique dramatique (sous un autre nom). En tant que tel c'est sans doute devenu chez lui une seconde nature que d'observer et d'analyser les événements qu'il est amené à voir et à vivre. Depuis une vingtaine d'années, Michel Herland, réside en Martinique où il a effectué une carrière d'universitaire et d'économiste, tout en pratiquant avec bonheur sa fonction de critique de théâtre. Il a donc imaginé de raconter par le menu l'histoire d'une île, double de celle de la Martinique, saisie par un mouvement social sans fin – on se rappellera les événements qui se passèrent en Martinique et en Guadeloupe en 2009 – et qui, épilogue excepté, et à quelques nuances près, fait naturellement penser à celui des Gilets jaunes... Cette île, Michel Herland l'a baptisée avec humour et tendresse (l'auteur y est désormais viscéralement attaché), *la Mutine*. Beau titre polysémique, car il est bien question de mutinerie, mais aussi de sensualité et de badinerie plutôt corsée et même sur la fin mâtinée de violence. Observateur attentif, le voilà qui nous décrit donc en brefs chapitres la mutinerie de l'île, passant d'un personnage à un autre, d'un camp à un autre, démêlant l'écheveau politique qu'il connaît parfaitement (il était aux premières loges en Martinique) notamment dans la relation avec la métropole, mettant au jour les difficiles (c'est un euphémisme) relations entre Blancs et Noirs. C'est vif et incisif, sans concession aucune et donc particulièrement effrayant. Michel Herland a l'art de narrer tout cela, apparemment à froid, virant même au polar avec apparition de tueurs venus des États-Unis et meurtres à la clé. Autant dire que le récit est haletant tout en restant toujours d'une grande justesse dans son analyse psychologique et politique. ■

Jean-Pierre Han





ÉDITION Succès d'une maison d'édition schilikoise

La Visite et le New York Times

Séduite par *Der Besuch*, livre pour la jeunesse d'Antje Damm paru outre-Rhin, l'éditrice schilikoise Astrid Franchet en a acquis les droits pour la France. Avant d'apprendre que le New York Times avait fait de l'édition américaine l'un de ses coups de cœur.

Bonne pioche ! Astrid Franchet avait craqué pour *Der Besuch* (*La Visite*), l'histoire d'une femme, Élise, claquemurée dans sa maison, craintive et solitaire, que la rencontre inopinée d'un petit garçon, Émile, allait ouvrir à l'autre et au monde. L'éditrice, établie à Schiltigheim, n'a d'ailleurs pas été la seule à avoir été séduite par cet univers, tout d'abord gris souris mais qui gagne peu à peu en couleurs, au fur et à mesure qu'Élise et Émile deviennent amis : « L'édition originale, parue chez Moritz Verlag, en Allemagne, date de 2015. Depuis, il y a déjà eu une multitude de traductions, en catalan, en danois, en anglais, en coréen, en chinois, en norvégien, en portugais, espagnol, en turc... », égrène Astrid Franchet, qui précise que « d'autres pays sont encore sur les rangs actuellement ». Comme pour la conforter dans son choix, elle apprenait, à la fin de l'année dernière, que le



Antje Damm : une mise en espace du récit. DOCUMENT REMIS

prestigieux New York Times avait sélectionné la version anglo-saxonne de *La Visite* parmi les meilleurs titres « Jeunesse » parus en 2018 aux États-Unis. « Une sélection que je signale maintenant avec une vignette collée sur la couverture

re », précise Astrid Franchet qui a déjà dû réassortir de nombreuses librairies pour un tirage global atteignant les 1 000 exemplaires.

Il est vrai que plastiquement, l'univers mis en forme par Antje Damm est assez étonnant. Il

participe d'une sorte de combinaison de la 3D et du bricolage, d'un look ultramoderne et d'un graphisme délicieusement désuet.

L'auteure, par ailleurs architecte, qui vit et travaille à Wiesbaden, a conçu une boîte dans laquelle elle a reproduit l'espace d'une pièce. Un volume dans lequel elle met en scène les deux personnages découpés dans du carton et adoptant les diverses attitudes qui correspondent à l'évolution du récit. Une succession de « tableaux » qu'elle photographie ensuite l'un après l'autre, chaque image occupant une double page, avec cet étrange effet de profondeur, de volume et de lumière qui donne à *La Visite* toute sa singularité.

Pour la jeune maison d'édition, créée à l'automne 2017, qui entend développer l'axe franco-allemand, *La Visite* constitue un solide encouragement. Tout comme l'avait été le très amusant *Ce que nous faisons quand l'ascenseur ne vient pas*, petit livre truffé de statistiques drolatiques, dont Astrid Franchet avait également assuré l'édition française, appelée à rencontrer un énorme succès : « On est déjà à 5 000 exemplaires ! », dit-elle avec un sourire radieux. ■

Serge HARTMANN

► *La Visite*, d'Antje Damm, chez Astrid Franchet Éditions, 13,90 €.

QUESTIONS À Astrid Franchet

Le premier livre jeunesse de sa nouvelle maison d'édition s'intitule « La visite » et vient de recevoir un prix d'illustration par le New York Times.

1/ Vous avez créé en 2107 votre propre maison d'édition à Schiltigheim, en Alsace. Quelle est votre ligne éditoriale ?

Je n'en ai pas et je l'assume ! Je fonctionne aux coups de cœur, je publie ce qui me plaît : photo, humour, jeux et depuis peu, j'ai un livre jeunesse à mon catalogue. J'avais lu « La visite » en langue allemande dans une librairie et j'ai été aussitôt conquise. Tout me plaisait dans cet album : l'histoire, le message et les illustrations. Alors je me suis battue pour obtenir les droits français !

2/ Que raconte « La visite » ?

Une vieille dame vit seule. Elle se méfie de tout. Puis, un jour, un avion en papier atterrit chez elle, puis le lendemain, on sonne à sa porte. C'est un enfant... La rencontre est immédiate, le petit va apporter l'espoir et la lumière. L'histoire est illustrée par des scènes en 3D photographiées. C'est superbe. On peut voir le making off des prises de vue sur mon site. En novembre dernier, la version anglaise du livre a été élue parmi les « Best Illustrated Children's Books of 2018 » par le New York Times ! Une consécration !

3/ Quels sont vos projets ?

Je suis d'origine allemande, ma famille est anglophone, je vis en France : les langues sont mes racines. Aussi, je travaille en ce moment à la publication d'un coffret pédagogique et ludique pour apprendre l'allemand aux enfants français de maternelles/CP.

Laurence GILLOT

/ « La visite » de Anja Damm,
éd. Astrid-Franchet, 13,90 €
<https://www.editions-astrid-franchet.com/jeunesse>



La Dernière goutte



CRITIQUE

DOMAINE ÉTRANGER

Conti l'enchanteur

« LA VIE ALLAIT DE L'AVANT, AUSSI FRAGILE QU'UN PETIT BATEAU DE PAPIER. » RÉÉDITION D'UN GRAND ROMANCIER SUD-AMÉRICAIN, AU STYLE DOUCEMENT ÉBLOUISSANT DE FINESSE ET DE COCASSERIE.

I l n'y a pas si longtemps que l'on se réjouissait dans ces pages de la réédition de *La Ballade du peuplier carolin*, de Haroldo Conti. Nous terminions l'article en appelant les éditions La Dernière Goutte à poursuivre avec *Mascarò, le chasseur des Amériques*, depuis longtemps épuisé. C'est maintenant chose faite et c'est une merveille.

De la rencontre inopinée de quelques traine-savates au fin fond de ce que l'on suppose être l'Argentine, naquit un jour un petit cirque. Emmené par le fantasque et farineux Prince patagon, « faiseur de vers, récitant, prosateur, mago-devin certifié, algébriste et, en d'autres temps, ministre », le Cirque de l'Arche va de village en village, avec son cortège un rien hancroche de rêveurs impénitents, de nains sardoniques, de lutteurs de foire, de voyantes extra-lucides, de danseuses orientales et de lions lymphatiques, semant derrière lui de si mirifiques enchantements que les autorités ne sauraient que finir par s'en émuoir. Et de déceler derrière toute cette subversion la main du mystérieux Mascarò, « le chasseur des Amériques », tireur d'élite et rebelle patenté, invisible et omniprésent.

Elles n'ont peut-être pas tort. « L'art est une conspiration à lui tout seul » et « les noms », après tout, « ne sont que des caprices ». Les identités n'en finissent pas de se mêler, de se brouiller en fonction des besoins du spectacle. Mascarò n'est aucun d'entre eux, mais tous finiront par être un peu Mascarò. Tout en poursuivant son chemin, le petit cirque présumé minable s'affûte et s'affine jusqu'au symbole, jusqu'à ne plus incarner que la pure poésie de sa fonction, qui est de répandre de la joie, spectateurs ou pas. « Un cirque est mille merveilles », théorise le Prince, « lorsqu'il fonctionne, il n'est plus le même. Soudain, il est, surprise inopinée, totale. C'est en cela que réside la joie. » Ce qui nous vaut d'ailleurs une très belle scène où, traversant un village fantôme au milieu du désert, le Prince ordonne soudain de dresser le chapiteau et de jouer pour l'âme des habitants disparus, sans que ses compagnons s'en étonnent et le lecteur encore moins.

Car le lecteur est d'ores et déjà sous le charme et plus rien ne saurait l'étonner venant d'un tel miracle. Le mot n'est pas trop fort et si Mascarò reçut en son temps le prestigieux prix Casa de las Américas, il le mérite encore à chaque ligne. Admirablement bien servi par la très belle traduction d'Annie Morvan (entièrement révisée pour l'occasion), le style de Haroldo Conti y est aussi lumineux qu'il l'était déjà dans *La Ballade du peuplier carolin*, d'une finesse et d'une clarté sans ostentation, à l'image – un exemple entre mille – de cette description d'un feu qui



s'éteint : « Puis le feu se réduisit, perdit son plumage, cessa de parler, devint une grappe de pierres chaudes. Et chaque pierre s'enflamma doucement de l'intérieur, s'éteignait silencieusement, laissait voir une écorce maigre et blanche. Puis elle se mettait à briller encore une fois. »

De même l'une ou l'autre cocasserie vient-elle toujours tempérer tout excès de sérieux : quelle que soit la gravité finale du roman, qui voit la répression s'abattre sur le petit cirque, l'espoir s'en tire par une pirouette. Une pirouette que n'aura malheureusement pas pu faire Haroldo Conti, enlevé, torturé et assassiné par les militaires en 1976, nous privant à jamais d'un écrivain comme un siècle n'en compte pas tant que ça, à la fois modeste et fraternel, d'une tendresse moqueuse à l'égard de tout ce qui vit, jusqu'aux pauvres enfants de salauds qui finiront par le tuer.

Reste une ultime question : qu'allons-nous pouvoir maintenant demander à La Dernière Goutte ?

Yann Faetier

Mascarò, le chasseur des Amériques, de Haroldo Conti
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Annie Morvan,
La Dernière Goutte, 380 pages, 21 €

MÉDIAPOP ÉDITIONS

UNE VIE

Le roman d'un honnête homme

Il se raconte, et ça nous raconte. Après la marche, les îles grecques, la photographie ou la campagne, Philippe Lutz revient, page après page, sur sa passion pour les livres. Des bonheurs minuscules qui, mis bout à bout, font un sacré parcours.

Philippe Lutz est ce qu'on pourrait appeler un « honnête homme ». L'expression, qui date du XVII^e siècle, n'est plus guère utilisée. Et pour cause : ils ne sont pas nombreux, ceux qui, comme l'écrivait l'historien Philippe Ariès, ne sont pas « des intellectuels professionnels, mais des esprits curieux, cultivés, de goût sûr ». Des passeurs de connaissances et d'émotions. Philippe Lutz en est un, pour sûr. Cet ancien enseignant, puis bibliothécaire (il dirigea la médiathèque de Sélestat), s'est mis sur le tard à nous faire partager ses passions à travers des récits qui, mine de rien, avec un petit air de ne pas y toucher, nous amènent à l'essentiel : la conquête de l'inutile. Juste « pour le plaisir gratuit d'atteindre l'objectif qu'on s'est fixé », comme il l'écrivait dans *L'amour de la marche*.

Une dizaine d'ouvrages plus tard, où il nous aura promenés des îles grecques (l'éblouissement de ses 18 ans, il en connaît une trentaine aujourd'hui) aux chemins vers Saint-Guilhem-le-Désert (l'un des plus beaux villages de France, dans le Lanque-

doc) en passant et repassant par les sentiers alsaciens, par monts et par vignes, dont il ne se lasse pas... le voici qui se fait voyageur immobile. Avec la publication, l'an passé, d'un éloge de la vie à la campagne (voir *L'Alsace* du mardi 13 février), le voici qui s'en revient aujourd'hui aux origines de tout : de son savoir, de son imaginaire, de sa sensibilité. Là où tout a commencé, pour ne plus jamais cesser, de quoi faire une vie : les livres.

Des livres, il n'y en avait guère dans sa famille. Dans une armoire à vitre, « deux étagères donnaient à voir des reliures plus que des textes ». Rien d'engageant, d'autant que la plupart des ouvrages étaient en allemand. La lecture semblait être l'apanage des adultes au monde desquels cet enfant unique voulait appartenir le plus tôt possible. Cet élan que la majorité de lecteurs retrouvera dans ses souvenirs propres, c'est d'ailleurs tout le charme et la force des récits de Philippe Lutz de tendre à chacun le miroir où l'on se reconnaîtra. Car chacun, comme l'auteur avec les albums de Sylvain et Sylvette, se sou-

viendra, ému, de ses premiers bonheurs de lecture. Chacun, comme le lycéen Lutz avec Mau-pas, se remémorera un éclair de lumière dans le ciel gris des lectures obligatoires à l'école. Chacun, comme l'adolescent Philippe avec le cousin Jean-Pierre, s'est senti grandir d'un coup avec les livres mis dans les mains par un aîné, qu'on vénérerait en secret. Chacun peut, même des décennies plus tard, revivre le frisson qui le parcourait à l'achat de ses premiers bouquins. Avec son argent de poche. « Je n'en avais bien sûr par conscience à cette époque, mais ces achats étaient comme un investissement, à la fois intellectuel et moral, un engagement avec moi-même. »

Un livre, c'est une promesse de liberté, d'indépendance, d'amour, de folie(s). L'objet, si neutre à première vue, n'a pas fini d'enflammer ceux qui s'autorisent à le prendre en mains. Il est indéchiffrable. Philippe Lutz, après avoir fort justement cité Umberto Eco (« *Le livre est comme la cuillère, le marteau, la roue ou le ciseau. Une fois que vous les avez inventés, vous ne pouvez pas faire mieux* ») s'incline devant cet « outil » qui « nous nourrit mieux que tout autre outil [...] pour étancher notre soif de ressentir, de rêver, de comprendre, de nous évader ». Parfait. Mais alors, pourquoi se montrer si pessimiste dans les pages sui-



Philippe Lutz.

Photo DR

vantes ? Pourquoi craindre la disparition du livre ? Internet et les tablettes ont certes mis à mal les ouvrages techniques, mais n'ont absolument pas mis en danger les œuvres de fiction. Pourquoi craindre pour le métier de libraire, si ce dernier sait conseiller ses clients comme Amazon ne saura jamais le faire ? Le livre existait avant l'ob-

jet-livre (Lascaux, c'est du roman, et du lourd !) et existera après lui. Jamais l'être humain ne cessera d'inventer de nouvelles histoires. C'est plus fort que lui.

Jacques LINDECKER

LIRE « L'homme qui aimait les livres », Philippe Lutz, éditions médiapop, 150 p., 14 €.


SURFER

Retrouvez sur le site lalsace.fr à la rubrique Loisirs, puis Lire, trois extraits des livres présentés cette semaine : l'un de *L'homme qui aimait les livres* de Philippe Lutz, un autre de *Belle-fille* de Tatiana Vialle, le dernier de *L'insomnie* de Tahar Ben Jelloun. Disponibles aussi sur notre site l'ensemble des critiques parues dans nos pages Lire.

www.lalsace.fr



Nicole Marchand-Zañartu (dir.)

Les Grands Turbulents

Médiapop, 283 p., 18 euros

Apparus au début du 19^e siècle, les groupes artistiques se multiplient à partir des années 1880 pour, bientôt, ne faire qu'un avec la modernité et les avant-gardes. L'histoire est connue mais *les Grands Turbulents* élargit le champ à la littérature et à la musique, au théâtre et au cinéma, à la musique et au graphisme. Surtout, il déplace le regard. Ces groupes – plus d'une cinquantaine, formés en Europe, Amérique latine ou Asie, souvent méconnus – font l'objet d'un texte assez libre, confiés chacun à un auteur différent et inspirés d'une photographie. C'est là que réside l'originalité du livre, qui devient ainsi une petite histoire photographique des avant-gardes et montre combien l'image eut aussi son importance, aux côtés des manifestes et des événements, dans l'affirmation de ces singularités collectives que sont les groupes d'avant-garde. Le portrait de groupe prouve une unité. Il permet aussi de faire nombre. Conventionnel, il semble emprunter au modèle, frontal, du portrait collectif d'artistes, et ne rend pas toujours justice à la créativité, voire la subversion, qu'incarnent ces groupes. Certains y échappent, prennent la pose, se donnent des airs, font les pitres, comme les Phrères simplistes, à l'origine du Grand Jeu. Pour d'autres, enfin, comme pour ces trois membres du groupe yougoslave OHO saisis dans une étrange performance, le portrait de groupe fait œuvre et l'image devient manifeste. Selon Nicole Marchand-Zañartu, cette histoire se clôt dans les années 1980 avec la fin des dernières avant-gardes : « L'audace et la liberté sans filet des Turbulents semblent derrière nous. » Pourtant, leurs portraits en sont parfois dépourvus et l'on comprend mal pourquoi elles seraient interdites aux collectifs qui, depuis plusieurs années, ont pris leur suite.

Étienne Hatt

UN SIÈCLE DE TRUBLIONS

PORTRAITS. Paris, Milan, Berlin, Vienne, Prague, Moscou, Zurich, Pékin, Mexico, Chicago, en passant par le Japon et l'Inde : telle est l'aire couverte par « Les Grands Turbulents », ces groupes d'artistes – considérés ici comme tels au-delà de trois participants – actifs sur un siècle, depuis les Arts incohérents des années 1882 aux Guerilla Girls. À partir d'une photo de groupe, le volume égrène 54 courtes notices par autant d'auteurs, qui décrivent surtout la dynamique de ces turbulents, réunis autour d'un manifeste littéraire, d'une manifestation, d'un geste musical ou graphique, d'une attitude esthétique, d'une revendication. L'activisme – radical ou dérisoire, poétique et plastique – fait souvent se croiser les pratiques. Proposé par Nicole Marchand Zañartu qui dirige l'ouvrage, le ton narratif, mi-savant, mi-joueur, partagé par les auteurs, offre une lecture des plus plaisantes. c. d.

LES GRANDS TURBULENTS. PORTRAITS DE GROUPES 1880-1980, COLLECTIF, sous la direction de Nicole Marchand Zañartu, 2018, Médiapop éditions, 288 p., 18 €.



Un collectif d'auteurs propose un panorama en images de quelque 50 bandes d'artistes célèbres ou méconnues.

C'est par un biais a priori peu subversif que les auteurs des *Grands Turbulents* abordent un siècle d'avant-gardes artistiques : les photos de groupe. On dirait une équipe de physiciens en congrès lit-on ici, une équipe de foot, est-il écrit ailleurs, ou encore un quatuor de musique classique ou un « catalogue de crânes ». Au total, une cinquantaine d'images (dont quelques peintures), la plupart très sages, ont été sélectionnées avec un principe de base : il fallait qu'au moins un membre de chaque bande soit de face. De fait, le lecteur se sent ainsi sondé, voire interpellé. Moscou, Paris, Munich, Leningrad (l'ancienne Saint-Petersbourg), Tokyo, La Havane, Mexico, New York... L'Internationale des « grands turbulents » défile chronologiquement : chaque cliché est accompagné d'un texte rédigé par l'un des 54 auteurs : écrivains, cinéastes, chercheurs, historiens, musiciens, philosophes, étudiants. A la fin, et après tout on peut bien commencer un livre sur un tel sujet par la fin, l'auteur Philippe de Jonckheere dynamite l'ensemble : pour savoir quelque chose des Guerrilla Girls, à l'abri derrière des masques de singe, il n'y a qu'à consulter leur site Internet.

Provocation. Sous-titre de ce catalogue qui sent le souffre : « *Portraits de groupes 1880-1980.* » Alors pourquoi la première image – un montage de peintures – est-elle celle des romantiques allemands d'Iéna, rassemblés à la toute fin du XVIII^e siècle : les frères Schlegel, Novalis, Schelling, Tieck... et deux femmes – notons qu'elles sont peu nombreuses dans le livre –, Caroline Böhmer et Dorothea Veit ? Parce qu'ils sont la première apparition d'une avant-garde, une communauté fermée « où se croisent la vie et la pensée, la poésie et la philosophie, l'art et la politique ». Le romantisme est une rupture avec le classicisme, plus tard d'autres avant-gardes vont le honnir. « *Jetzt* » (« maintenant »), « *Sezession* », crieront des Allemands des temps à venir. Car la plupart des grands turbulents veulent faire table rase de ce qui les précède. C'est de bonne guerre. Et c'est d'ailleurs la vraie guerre qui cristallise la constitution de certains groupes. Comme Dada, « une réponse par l'absurde et la provocation au fracas des obus ». Ou au



Le groupe japonais Gutai, l'Association de l'art concret. OSAKA CITY MUSEUM OF MODERN ART OSAKA

Avis de «Grands Turbulents» sur les avant-gardes

Japon, les groupes Jikken Kobo (l'Atelier expérimental) et Gutai (l'Association de l'art concret), nés après Hiroshima. « *Là-bas, la guerre est passée, les conventions ont été vaporisées par le feu atomique. Par tout c'est pareil, dans des circonstances diverses, écrit le critique Laurent Wolf. Des groupes se forment pour ramasser les ruines et reprendre possession de soi.* »

Les passerelles entre certains groupes sont indiquées, les détestations aussi, à l'intérieur même des formations (on excommunique) ou entre elles. Chez les futuristes, par exemple. Les Russes, dont Malakovsky, toujours très photogéniques et en couverture, ne peuvent sentir les Italiens, nationalistes. Premier manifeste du groupe moscovite Hyalaea, cubo-futuriste russe, *la Gifle au goût public* (1912), « *s'attaque au bon sens et au bon goût.* ». A travers le livre, l'un des principaux mots d'ordre communs est évidemment

celui de la provocation. Celle-ci peut prendre la forme d'un simple geste potache ou d'actions d'envergure, voire carrément politiques : les Chinois du groupe des Etoiles (Xingxing), photographiés en 1979, paieront au prix fort leur audace – avoir affiché des affiches calligraphiques près de la place Tiananmen – par des années de prison.

Oubliés. Certains textes sont passionnants, d'autres plus faibles. Les *Grands Turbulents* a parfois un côté catalogue à la va comme je te pousse. La photo des écrivains de Minuit du Nouveau Roman est accompagnée d'un texte lisse et drôle. Que font ces huit personnages au bord du trottoir ? Eh bien, ils attendent l'autobus. Une insolence de « turbulent » qui fait que cette photo ultra connue fait un peu figure d'intruse dans l'ensemble. De toute façon, l'intérêt du livre n'est pas de rappeler en peu de mots

l'existence des surréalistes, des dadaïstes, des situationnistes et autres « listes », mais plutôt de faire remonter à la surface des groupes oubliés du grand public. Le Wiener Gruppe s'est constitué à Vienne, dans les années 50, autour de Konrad Bayer. Leurs happenings annoncent l'actionnisme viennois. L'auteur de la présentation met en avant leur façon de s'attaquer à la langue « *au scalpel.* ». Mais les membres de cette avant-garde viennoise restèrent « *des écrivains pour écrivains.* ». Aujourd'hui, se demande Erik De Smedt, « *une génération de lecteurs rompus à l'hypertexte, au montage rapide et à la déconstruction philosophique accèdera-t-elle plus aisément à leurs travaux ?* »

FRÉDÉRIQUE FANCHETTE

**OUVRAGE COLLECTIF
LES GRANDS TURBULENTS**
Présenté par Nicole Marchand-
Zafarits. Médiapop, 288 pp., 18 €,



JOUER À REGARDER LES GRANDS TURBULENTS

Par Caroline Châtelet ~ Photo : Renaud Monfourny

**LES GRANDS TURBULENTS DESSINE À TRAVERS
DES PORTRAITS DE GROUPES D'ARTISTES UNE
GÉOGRAPHIE DE LA CRÉATION COLLECTIVE,
ENTRE INVENTION, SUBVERSION ET IMAGINATION.**

Dans *On n'y voit rien*, publié en 2000, Daniel Arasse observait six œuvres de peintres (Diego Vélasquez, le Titien, Pieter Brueghel, etc). En s'attachant aux détails, l'historien d'art renouvelait autant par le ton – érudit, libre, passionné – que par la forme – il s'agit de fictions narratives –, l'analyse d'œuvres et les rendait accessibles à tous. À lire *Les Grands Turbulents* édité chez Médiapop (co-créateur de l'inénarrable revue *Novo*), une parentèle apparaît avec *On n'y voit rien*. Alors, certes, les différences existent : réalisé par Nicole Marchand-Zañartu avec la collaboration d'Isabelle Chabot, Véronique Huyghe, Valdo Kneubühler, Nelly Kuntzmann et Elisabeth Pujol, *Les Grands Turbulents* est un livre collectif. Il réunit les textes de cinquante-quatre contributeurs se prêtant à l'exercice de description de portrait d'un groupe d'artistes. À la diversité des auteurs répond celle des « turbulents », de leur pays, leur nombre, leurs actions et créations, ou de leur durée de vie. Si progressivement un territoire émerge – celui d'un monde où les individus traquent par le collectif une voie alors impensée, entre subversion et refus de l'ordre établi –, si des résonances faisant fi des continents, des périodes et des disciplines apparaissent, *Les Grands Turbulents* propose aussi, comme *On n'y voit rien*, de regarder les œuvres différemment. Émancipées de l'autorité d'un discours uniquement savant ou universitaire, ces images et textes nous rappellent qu'interpréter, c'est autant réapprendre à regarder, tenter d'élucider, que jouer.

Comment sont nés *Les Grands Turbulents* ?

En travaillant sur l'ouvrage *Images de pensée* (livre édité à la Réunion des musées nationaux et réunissant des dessins, schémas, ou esquisses d'auteurs, philosophes, poètes chercheurs, etc., ndr), je fréquentais un peu la maison et j'étais frappé de voir que les seules photos publiées, visibles, de groupes étaient en général celles de Dada et des Surréalistes. Convaincue qu'il devait en exister d'autres, j'ai commencé à chercher. Après avoir écarté les groupes politiques pour m'en tenir aux littéraires et artistiques, j'ai rencontré par Valdo Kneubühler, un ami chercheur à la Cinémathèque, Nelly Kuntzmann, conservatrice à la Bibliothèque nationale de France, qui a souligné l'importance qu'ils nous regardent dans les yeux. Dès le début, j'avais ce souhait d'une image qui ne soit pas « volée », et le fait qu'ils regardent l'objectif atteste de ce désir. Tous ont la volonté de s'exposer. Progressivement, de cent cinquante groupes environ nous sommes arrivés à cinquante-quatre.

Et de là, à cinquante-quatre auteurs, aux profils aussi différents que les groupes réunis...

Aimant les chemins de traverse, j'ai confié l'écriture des textes à des personnes très diverses, écrivains, musiciens, poètes, philosophes, chercheurs, cinéastes, contactées via des connaissances, ou rencontrées par les hasards d'internet. Certains sont des spécialistes pourrait-on dire de leur groupe (je pense par exemple à Jean Lauxerois, *Les Romantiques d'Iéna* ; à Jean-Philippe Jacard, *Oberiou* ; à Yves Tenret, *Cobra* ; à Isabelle Després, *les Conceptualistes moscovites* ; à Marianne

Bujard, les *Etoiles* – *Xing xing* ; Jean Seisser, *Bazooka*, etc.), d'autres avaient une attirance pour tel ou tel groupe, une curiosité, d'autres, enfin, n'ont pas eu le choix. Mais aucun n'a refusé et cela pour moi tient du miracle, qui s'est enchaîné avec la chance de l'édition. Ce travail sur les groupes a été lui-même réalisé par un groupe qui s'est constitué sans se connaître...

Pourquoi ouvrir l'ouvrage sur un groupe antérieur à l'invention de la photographie ?

J'avais l'intuition que les groupes débutaient avec les romantiques allemands, parce qu'on retrouve dans leur fonctionnement cette attirance, cette alchimie collective, et le philosophe Jean Lauxerois m'a confirmé cette hypothèse. Ce qui est extraordinaire dans les *Romantiques d'Iéna*, c'est qu'en juste deux ans, ils changent le visage de la littérature. Ils travaillent ensemble et vivent dans une extrême proximité. Jean Lauxerois écrit dans son texte qu'il se mêle dans ce groupe – comme dans tous – « *vie et pensée, poésie et philosophie, art et politique* ».

Vous dites dans la préface que « désormais, c'est autour de projets rassemblant des compétences diverses que se forment des collectifs d'artistes ». Pourquoi différencier ainsi le groupe du collectif ?

Le groupe n'exclut pas la vaste question de ce qui est commun, communautaire, collectif, qui surgit à partir de 1830/1848 avec le romantisme et la révolution, et qui n'a peut-être jamais été étudiée dans toute la complexité philosophique, politique qu'elle mérite. Quand je dis que les collectifs ont pris la place des groupes, je pense au collectif de façon restreinte, tels qu'entendu après 1980. Là où le groupe découvre en faisant ensemble, les membres d'un collectif se réunissent aujourd'hui pour un « projet commun » défini au préalable et leur geste répond à des problématiques de production. Même s'il peut donner lieu à la création de formes nouvelles, celui-ci n'ouvre pas sur des terres inconnues qui dépasseraient la réalisation de leur but plus immédiat. L'horizon est plus fermé. Sans compter que dans la réalité concrète, l'utopie s'est brisée et il en fallait une grande dose pour se lancer à corps perdus dans l'aventure souvent houleuse, ou pour résister aux coups du sort comme l'ont fait certains turbulents. Il y a aussi dans le groupe le phénomène d'allégeance : ce sont des personnalités fortes qui abandonnent leur « je » pour former un « nous ». Mais c'est une allégeance sans servitude, personne ne dirige – et c'est d'ailleurs pour cela que la majorité des groupes n'a pas duré très longtemps : le « je » a repris le dessus sur le « nous »...

Il y a néanmoins un contraste entre le qualificatif de « turbulent » et l'austérité, le caractère sérieux de nombre de prises de vues ?

Si le formalisme de certains portraits peut surprendre, il relevait souvent d'une moquerie, d'une irrévérence face aux portraits officiels. Comme s'ils nous disaient : « *nous avons l'air sages, comme ça, mais cela ne va pas durer...* » Il y a aussi parfois des jeux de référence : au sujet du groupe d'avant-garde russe Queue d'Âne, l'auteur du texte et rédacteur en chef de la revue *Europe* Jean-Baptiste Para évoque l'iconographie russe, où « *la notion de visage intègre non seulement la face mais aussi les mains* ». L'une de ses membres Natalia Gontcharova était sensible à l'art de l'icône et aux images populaires, ses peintures se sont pour un temps inspirées des *loubki* que l'on pourrait rapprocher de nos images d'Épinal. Peut-être est-ce cela qui a inspiré ce portrait avec toutes les mains des artistes posées à plat sur les genoux.

Pourquoi intégrer le Nouveau roman ?

Nous voulions « démonter » un groupe qui n'en était pas un. J'ai été très liée à Claude Simon et à Réa Karavas sa seconde épouse, et lorsqu'ils parlaient des autres auteurs du Nouveau roman, il était clair qu'ils ne se voyaient pas entre eux à part un ou deux. La photo publiée, qui a toujours été présentée comme la photo officielle du Nouveau roman, a été mise en scène, commandée par leur éditeur Jérôme Lindon. Mais ils n'ont jamais fait groupe, c'était les Éditions de Minuit et l'audacieux Jérôme Lindon qui les reliait. Leur détachement, même dans l'espace, leur chacun pour soi est l'envers de l'esprit des Turbulents. Ce faux groupe est comme un contrepoint pour montrer ce qui constitue justement un vrai groupe.

Et terminer par les Guerrilla Girls ?

Parce que – et plusieurs auteurs le relèvent – il y a peu de femmes sur les photographies réunies. Si elles existent au sein des groupes, elles ne sont pas toujours présentes lors de la prise de vue. Mais pourtant, elles sont là. Comme l'écrit l'auteur, plasticien, photographe et vidéaste Philippe de Jonckheere, « *Les Guerrilla Girls, c'est la fin de l'histoire de l'art. De cette histoire de l'art-là* », qui n'a eu de cesse d'éliminer les femmes.

— LES GRANDS TURBULENTS.

PORTRAITS DE GROUPES 1880-1980,
chez Médiapop éditions
www.mediapop-editions.fr

LE VERGER  ÉDITEUR



J. Dorfel

«L'alliance improbable du Heimatbund»

UN LIVRE Dans le cinquième volet des aventures de Jules Meyer, Jacques Fortier évoque l'autonomisme alsacien de l'entre-deux-guerres.

Pourquoi avoir choisi cette page de l'histoire régionale ?

Je souhaitais rappeler aux gens ce que j'ai moi-même appris, à savoir que l'autonomisme a été le grand sujet politique de l'entre-deux-guerres. J'ai choisi 1926 parce qu'elle est

l'année d'un événement improbable : l'alliance électorale entre catholiques, francs-maçons et communistes dans un « front de la petite patrie ». Mon roman se déroule au moment des négociations sur le texte de ce *Heimatbund*, dont la parution provoquera une réaction de répression forte.

Est-ce à moment-là que se creuse le fossé d'incompréhension entre l'Alsace et Paris, toujours d'actualité aujourd'hui ?

Sans doute, car les revendications régionalistes des Alsaciens, qui souffrent du mépris des fonctionnaires français, sont perçues par Paris comme des actes de trahison. En travaillant sur ce sujet, on trouve de multiples résonances avec les débats contemporains. ● *Propos recueillis par Stéphanie Peurière*

[INFO +] *Opération Shere Khan*, Le Verger Éditeur, 192 pages, 10€.

avec tous ceux
qui aiment
et veulent défendre l'Alsace...

Objectif
ALSA
depuis 1996 DCM

... et obtenir
qu'elle retrouve
sa représentation institutionnelle

Quand
la littérature policière
nous donne l'occasion
de redécouvrir
l'Histoire de l'Alsace

L'exemple du Heimatbund (1926)

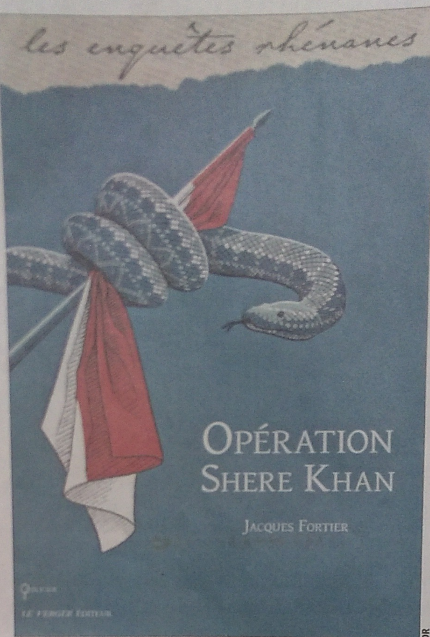
à lire dans
«Opération Shere Khan»
que vient de nous
offrir Jacques Fortier

D'avantage encore que les romans antérieurs de la série (les enquêtes rhénanes), *Opération Shere Khan* nous plonge dans un épisode brûlant de l'histoire de l'Alsace, celui de la fondation du Heimatbund en 1926, et fait jaillir par là des étincelles qui éclairent encore les affaires politiques de l'heure. Étrange, si on y pense, que l'on se trouve à cent ans de distance dans un même climat de «malaise», plus grave : de crise, de conflit et de turbulence. Le problème séculaire de l'Alsace est la France, c'est-à-dire une République française droite dans son principe d'unité indivisible, toujours confondue avec uniformité, et raidie dans ses structures jupitériennes de gouvernement.

Courage et intelligence politique

Ce jour de février 1926, dans la petite salle d'une imprimerie, qui abrite des activités illicites, quai Saint-Nicolas, cinq hommes sont réunis pour mettre au point le texte du Manifeste d'un Heimatbund («Ligue de la patrie», si on veut) en train de se constituer. C'est une date importante, à marquer d'une croix, dans l'histoire politique de l'Alsace. Pour la première fois, des hommes de bords politiques et idéologiques différents, des catholiques, des radicaux (sévèrement laïques) et des communistes (ouvertement athées) s'unissent dans le but de construire une plateforme de revendications et de propositions communes. Il s'agit d'actua-

liser le droit des Alsaciens (-et Lorrains) de conserver et développer leurs libertés spécifiques, concrétisées dans des pouvoirs et des institutions propres. Une raison collective l'emporte, un temps, sur les passions partisans. Les cinq «conjurés» réunis par le romancier appartiennent à l'histoire du pays. Ils s'appellent : Jean Keppi (1888-1967), Eugène Ricklin (1862-1935), Joseph Rossé (1892-1951), Camille Dahlet (1883-1963) et Jean-Pierre Mourer (1897-1947). Leur combat a fixé leur destin, qui fut amer et pour deux d'entre eux tragique, quel que soit le jugement que l'on porte sur leur parcours. Tragique est le sort d'une personne partie pour agir dans le sens de son idéal et amenée par les circonstances à faire le contraire sans pouvoir s'expliquer. Une question sensible que les auteurs du manifeste doivent résoudre est de trancher entre une autonomie régionale, dans le cadre de la France (im Rahmen Frankreichs), et l'indépendance. Le communiste Jean-Pierre Mourer, qui représente le Comité d'action des cheminotiers, défend la cause du séparatisme. Bizarre ? Il applique la stratégie du Komintern de Moscou qui est de diviser le camp capitaliste. Le Dr Ricklin, qui a déjà goûté à la justice française, met en garde. Ne pas déclarer que l'autonomie réclamée s'exercera «dans le cadre de la France», c'est courir le risque d'être traduit en cour d'assises. Le parti communiste peut se permettre d'être «séparatiste», car c'est un parti politique et comme tel



protégé par les principes démocratiques de la Constitution. Mais notre association alsacienne serait immédiatement accusée de haute trahison, d'entente avec l'ennemi, et ses têtes pensantes envoyées au bagne de Cayenne. Pour les trois autres «complotistes» présents, Keppi, Dahlet et Rossé, il ne devait pas y avoir de problème. Sincèrement, à la fois par conviction, par idéal politique, et par pragmatisme, intelligence des situations, ils n'envisageaient pas l'Alsace qu'ils voulaient en dehors de la République française. Dès février 1919, Jean Keppi avait participé activement à la fondation de l'UPR (Union Populaire Républicaine) ou Republikanische Volkspartei, qui deviendra rapidement l'UPRA en ajoutant «de l'Alsace». La référence à la République est soulignée. Joseph Rossé, secrétaire syndical de la Fédération des instituteurs, y adhère. Les sentiments républicains et pro-français de ces militants ne faisaient pas de doute. Mais du moment qu'ils protestaient contre le gouvernement français et refusaient les conditions d'une assimilation totale, qui ignorait les particularités de l'Alsace, ils passaient pour suspects, étaient regardés comme des infidèles. Ne pouvant comprendre (et admettre) que l'on pût contester l'excellence des lois et des formes politiques de la «patrie des droits de l'homme», les Français qui parlaient ne trouvaient qu'une explication : ces Alsaciens étaient des boches et aspiraient à redevenir des sujets allemands.

Ainsi raisonnait le journaliste parisien Didier Loup de *L'intransigeant*, venu rencontrer les cinq «agitateurs» dans une brasserie (Biers-tubb). «En novembre 18, vous avez accueilli l'armée française en libératrice, non ? Elle vous a libérés des Boches...» Joseph Rossé le remet en place. «Monsieur Loup, nous n'aimons pas dire «les Boches». Les Allemands parlent la même langue que nous, nous chantons les mêmes chansons, prions les mêmes cantiques, nous avons été ensemble jetés dans l'histoire de l'Europe et nous nous sommes retrouvés entre deux guerres pendant presque cinquante ans. S'ils sont boches, nous le sommes aussi.» Camille Dahlet se montre plus pédagogique. «Je vais tenter de vous expliquer en quelques mots «le malaise alsacien», monsieur Loup. Cette région est allemande de culture, si elle est française de cœur. Ici, nous ne vivons pas comme à Paris, ni d'ailleurs comme à Berlin. Nous avons notre histoire, nos traditions, notre langue, nos lois à nous. Même Louis XIV, même Napoléon l'avaient compris et les ont respectées. Enfin, à peu près...»

Inguérissables bêtises

Il est triste, mais pas étonnant, de constater qu'un siècle après, malgré le progrès de l'union européenne, des nationalistes et populistes français cherchent encore à exploiter le filon de la ger-

manophobie, à exciter et instrumentaliser d'anciens sentiments anti-boches. L'anniversaire du Traité d'Aix-la-Chapelle le 22 janvier dernier leur a donné l'occasion de raviver leurs fantasmes. L'Alsace repasserait sous la souveraineté de l'Allemagne, l'enseignement de l'allemand serait rendu obligatoire, «la langue des nazis» érigée en langue administrative ! Il leur suffit d'avoir entendu dire – de savoir – que des associations réclament là-bas une extension de l'enseignement bilingue pour qu'ils voient noir et s'autorisent à en déduire que la germanisation du pays est en marche ! L'idée qu'il puisse exister une région française où le français n'est pas l'unique langue officielle dépasse leur entendement politique. Dans l'inconscient des nations les sentiments négatifs, «les passions tristes» ont la vie la plus longue ; des pulsions de haine y demeurent tapies pendant des générations et des générations. Il est bon d'en avoir conscience, sur les champs de la lutte comme dans les espaces de débat démocratique. Enormes aujourd'hui encore les puissances psychiques irrationnelles qui se dressent en face de nous et qu'il nous faudra patiemment surmonter. En 1926, se sentant offensée, la République française mena contre les Alsaciens récalcitrants une guerre psychologique et juridique ; la police secrète multipliait les coups tordus, les intimidations, tenait des fichiers, montait des dossiers. Et naturellement, dialectique élémentaire, plus la pression et la répression s'élevaient, plus la mouvance protestataire s'organisait et prenait la forme d'un mouvement autonomiste. On arrivera à la mise en scène d'un «grand complot» contre la sûreté de l'État en mai 1928. Le procès démontrera l'arbitraire des instructions et se déroulera dans une ambiance confuse, presque tragique, presque comique. Le romancier Jacques Fortier imagine une opération secrète appelée *Shere Khan*, du nom du tigre dans *Le Livre de la jungle*. Animal fourbe, faussement courtois, jaloux de sa domination, incapable de partager son règne sur la forêt. Grand animal jacobin ! Le complot consiste à faire endosser aux «autonomistes» l'assassinat de l'écrivain britannique Rudyard Kipling, en visite à Strasbourg, bien connu pour son œuvre littéraire, prix Nobel en 1907, mais aussi pour ses positions antigermaniques (il a perdu son fils unique à la guerre), qu'il développe dans des conférences. Ces faits sont exacts, sauf que l'écrivain était venu à Strasbourg en 1921, et non en 1926. Liberté du romancier ! *Opération Shere Khan*, manigancée par des agents secrets, implique une intervention du préfet et

est commanditée en haut lieu par le ministre de l'Intérieur qui signe de deux C. Enquête faite sur la toile, il s'agirait de Camille Chauvtemps (1885-1963), qui fut maire de Tours, radical-socialiste, et occupa entre autres le portefeuille de l'Intérieur sous le gouvernement du Cartel des gauches (1924-1926). Il a la réputation d'être un politicien courtois et habile.

Selon les normes du roman policier, le complot sera déjoué in extremis et non sans mortels dangers par le détective amateur Jules Meyer. Des coups de feu seront échangés. L'agent K se révèle être une femme perverse. Le jeune héros ressemble par certains traits, intrépidité, intégrité, ingéniosité, au personnage de Tintin, bien que son modèle avoué soit Sherlock Holmes (depuis *Le mystère du Haut-Koenigsbourg*) et qu'il soit marié, à Violette, et père de trois enfants, dont un adoptif, Samara, «la petite négrillonne» qu'il a ramenée de Lambaréné (cf. *Il est minuit, monsieur Meyer*). Violette et Samara jouent dans l'histoire un rôle important, ainsi que le vieil ami Winckler, sorte de capitaine Haddock, que malheureusement l'auteur va, pour les besoins de l'intrigue, sacrifier à la fin.

1926 - 2019

Qu'un journaliste politique comme Jacques Fortier, estimé dans la profession pour sa rigueur, son objectivité, ait écrit un roman qui présente avec empathie la cause des autonomistes alsaciens du Heimatbund (et Jules Meyer est abonné à leur journal, *Die Zukunft*), voilà qui témoigne d'un progrès de la science et de la conscience historique en Alsace. On ne peut plus, comme on s'y est longtemps employé, se satisfaire de diaboliser (nazifier) en bloc les autonomistes. Nombreux, surtout depuis le traumatisme de 2014, les travaux d'historiens qui leur rendent justice. Mais la classe politique a-t-elle vraiment assimilé cet enseignement, en tire-t-elle aujourd'hui certaines conséquences pratiques (je dirais même : électorales) ? Le défi qui se pose à elle et aux associations, à la «société civile», en 2019, est de rédiger ensemble et de publier un Manifeste moderne, ajusté aux circonstances, qui ait la force, la clarté et la profondeur politique de celui du Heimatbund de 1926. Alsaciens de toutes les couleurs, unissez-vous !

Jean-Paul Sorg

Opération Shere Khan,
Jacques Fortier,
Le Verger Éditeur, 2018,
192 pages, 10 €



VIBRATION
ÉDITIONS



«Faire des livres permet de se construire»

UN LIVRE Jean-Marc Collet est directeur éditorial de Vibrations, une maison d'éditions née il y a 18 mois.

Lancer une maison d'édition aujourd'hui, n'est-ce pas une gageure ? C'est en effet une idée un peu folle. Mais je suis un grand lecteur et je crois fondamentalement dans le livre, dans son apport à l'épanouissement de l'être humain. Après une carrière dans l'Armée de terre, je suis arrivé à un âge où on a envie de

tenter autre chose. Faire des livres, c'est une manière de poursuivre sa construction.

Quels types de livres publiez-vous ?

De la poésie, car je suis moi-même poète, mais aussi du théâtre. Avec une particularité d'éditions bilingues franco-russes dans ces deux domaines. Du côté de la fiction, nous publions des romans policiers, historiques ou sociaux. Nos ouvrages sont imprimés (en France) à de petits tirages, 150 ou 200 exemplaires, et diffusés de manière

« artisanale » en Alsace et un peu en Bretagne.

Comment se sont passés vos premiers pas ?

Plutôt bien. Avec quinze livres déjà parus, nous commençons à être visibles dans le paysage éditorial local. La ligne graphique, avec sa couverture iridescente et le marque-pages intégré, y est pour beaucoup. ●

Propos recueillis par S. Peurière

[INFO +] www.vibration-editions.com

EDITION

Gérard Cardonne au chevet de Pouchkine

C'est un Alsacien, Georges-Charles de Heeckeren d'Anthès, qui tua en duel le grand poète russe Alexandre Pouchkine. Poète qu'admire, depuis son enfance colmarienne, l'écrivain Gérard Cardonne. Il lui consacre un roman.

C'était un temps où on lavait son honneur dans le sang mais en conservant un certain sens du panache. Lorsqu'au soir du 8 février 1837, atteint au bras, Georges-Charles de Heeckeren d'Anthès constate que la blessure de son adversaire, Alexandre Pouchkine, touché au ventre, est autrement plus grave que la sienne, il propose de l'évacuer dans sa voiture, bien plus confortable.

Après tout, n'était-il pas son beau-frère ? En effet, quelques semaines plus tôt, Heeckeren d'Anthès avait épousé Ekaterina Gontcharova, la sœur aînée de la propre épouse de Pouchkine. Cette dernière, Natalia, passait pour la plus belle femme de Russie. Convoitée même par le tsar. Et par Heeckeren d'Anthès, qui portait beau dans son uniforme immaculé de lieutenant de la Garde.

Né à Colmar, en 1812, fils d'un riche propriétaire alsacien, ce fringant officier était allié chercher la fortune des armes en Russie après la Révolution de Juillet.

Coadjuteur du Grand Maître de l'Ordre des Cocus

Dans cette cour du tsar que rythment les bals, concerts et réceptions, il n'avait échappé à personne, à commencer par Pouchkine, que

« le Français » n'était pas insensible au charme de Natalia. Et réciproquement.

Une attraction croisée qui, dans le chaudron ardent de la cour impériale, mitonnera bien des rumeurs. Jusqu'à cette lettre anonyme, savamment diffusée auprès des grandes familles princières, qui provoquera la rage de Pouchkine. À la façon d'un diplôme officiellement délivré par un « sérénissime Ordre des Cocus », le poète se voyait élevé au grade de coadjuteur du Grand Maître et d'historiographe de l'Ordre.

C'en était trop. Un tel affront ne pouvait se laver que dans le sang. Pouchkine provoqua d'Anthès. L'intervention du père adoptif de l'officier français, plaidant le mariage prochain d'Ekaterina et Georges-Charles, fit diversion un moment. D'Anthès ne corrigea pas pour autant son attitude, poursuivant un flirt qui mettait Pouchkine au supplice. À son tour, il se livra à des remarques blessantes sur la nature équivoque des rapports liant le père et le fils adoptifs. Désormais les limites étaient dépassées. Dans Saint-Petersbourg enneigée, un des deux hommes était de trop.

« On ne saura jamais s'il s'est réellement passé quelque chose entre d'Anthès et Natalia », remarque l'écrivain strasbourgeois. Qui fait de



Pouchkine peint par Vassili Tropinine en 1827. Le poète, dramaturge et romancier russe avait alors 27 ans.

la jeune épouse de Pouchkine, sa cadette de 16 ans, un portrait peu flatteur. Quelque part entre la ravissante idiote et la jeune oie blanche émerveillée par les fastes de la cour.

poète russe et lorsqu'il lui récitait ses vers, elle répondait qu'il l'ennuyait ! », s'exaspère l'écrivain.

De Gérard Cardonne, on sait sa passion pour la littérature et les arts, son engagement pour la cause des femmes à travers le monde, son itinérance mue par une curiosité constante de l'ailleurs et des autres. Entre Pouchkine et lui, c'est une vieille histoire. « J'ai découvert sa poésie quand j'étais au lycée, à Colmar. Depuis, je ne l'ai jamais vraiment perdu de vue. Pour moi, c'est le plus grand poète russe. Grâce à lui, la langue du peuple a trouvé ses lettres de noblesse dans la poésie russe, la hissant au même rang que le français ou l'allemand qui étaient alors les langues de l'élite. J'avais envie un jour de lui consacrer une biographie romancée », explique-t-il. Petit regard amusé et modeste, il ajoute : « Bon, je ne suis pas Henri Troyat ! Il fallait porter un autre regard. »

Sous l'angle de son précepteur

Il a en effet trouvé ce qu'il est convenu d'appeler « un angle original ». C'est à travers le personnage réel de Nikita, précepteur puis domestique et homme de confiance de Pouchkine, qu'il revisite la trajectoire de ce dernier dans l'est mort le poète, roman sous-titré Pouchkine et Nikita. « Nikita avait vécu en France au moment de la Révolution, commente Gérard Cardonne. Il avait ensuite rejoint la Russie où il avait combattu contre Napoléon. Il est ensuite entré au service de la famille de Pouchkine pour s'occuper de lui quand il n'avait encore que 10 ans. Ils ne se quitteront plus. Il était celui qui connaissait le mieux Pouchkine. »

37

Le chiffre

C'est le nombre de duels qu'avait déjà à son actif Pouchkine lorsqu'il demanda réparation à d'Anthès. Duels qu'il pratiquait avec une certaine nonchalance. L'un d'eux est resté célèbre : le poète savourait un cornet de cerises tout en servant de cible à son adversaire.

De la fantaisie et de l'audace

Accompagnant son récit de nombreux extraits de poèmes de Pouchkine, Gérard Cardonne dessine le portrait d'un homme passionné, fantasque, croquant la vie à pleines dents, ouvert aux idées nouvelles et les assumant avec courage. « Après la répression des Décembristes, qui avaient tenté d'imposer une constitution à la Russie, le tsar demanda à Pouchkine, en exil lors de la conspiration, qu'elle aurait été son attitude s'il avait été à Saint-Petersbourg. Il lui a répondu qu'il aurait été à leurs côtés. Il fallait oser dire cela au tsar ! », salue l'écrivain. Aujourd'hui, c'est peu dire que Pouchkine a survécu par son œuvre. « En Russie, il demeure une immense icône », observe encore Gérard Cardonne. Qui clôt son livre par cette belle formule : « Quand il ne reste plus

L'homme qui tua le plus grand

L'homme qui tua le plus grand poète russe...

Il repose dans le cimetière de Soultz, bien loin de Saint-Petersbourg où il expédia ad patres le plus grand poète de son temps d'un coup de pistolet. Originaire de Colmar, Georges-Charles d'Anthès (1812-1895) avait de la prestance, mais aussi des convictions. Légitimiste, il refuse de servir Louis-Philippe après la Révolution de Juillet, par fidélité à Charles X.

On le retrouve en Russie dans le rôle de bourreau des cœurs. Il entre avec une facilité déconcertante dans la Garde impériale et force l'admiration de l'ambassadeur des Pays-Bas, le baron van Heeckeren-Beweerd qui, n'ayant pas de descendance, l'adopte et en fait son héritier. D'Anthès avait beau jouir des faveurs du tsar, le



D'Anthès en jeune officier.

duel avec Pouchkine lui vaudra une incarcération – le duel était interdit. Mais puisqu'il s'agissait d'honneur et que son nom avait été sali, il sera gracié et expulsé hors du pays. Celui qui est désormais le baron Heeckeren d'Anthès s'installe à Soultz et commence une carrière politique ascendante, allant du Conseil général du Haut-Rhin à la députation (II^e République) puis au Sénat sous un Second Empire que cet homme d'ordre soutient jusqu'à ce que la débâcle de la bataille de Sedan l'amène à quitter l'arène politique.

Son château à Soultz, une demeure du XVII^e siècle, sera vendu par ses descendants. Il est aujourd'hui un hôtel trois étoiles doublé d'un restaurant gastronomique.

« Nikita avait vécu en France au moment de la Révolution, commente Gérard Cardonne. Il avait ensuite rejoint la Russie où il avait combattu contre Napoléon. Il est ensuite entré au service de la famille de Pouchkine pour s'occuper de lui quand il n'avait encore que 10 ans. Ils ne se quitteront plus. Il était celui qui connaissait le mieux Pouchkine. »

Aujourd'hui, c'est peu dire que Pouchkine a survécu par son œuvre. « En Russie, il demeure une immense icône », observe encore Gérard Cardonne. Qui clôt son livre par cette belle formule : « Quand il ne reste plus rien, il y a toujours Pouchkine. »

Serge HARTMANN

LIRE Il est mort le poète, chez Vibration Éditions, 282 pages, 20 €.

Avec la complicité du tsar ?

Le roman de Gérard Cardonne ose une hypothèse : le tsar aurait-il favorisé le duel, pratique pourtant interdite en Russie, croisant les doigts pour que Pouchkine disparaisse ? Dans une Russie verrouillée par la police impériale, comment celle-ci a-t-elle pu ignorer cette fatale rencontre et pourquoi l'a-t-elle laissée se dérouler ? « Tout Saint-Petersbourg en parlait ! Je pense que le tsar était bien content de se débarrasser d'un gêneur, partisan d'une monarchie constitutionnelle. Pouchkine était une figure très populaire. Durant sa longue agonie, il fallait placer des bulletins de santé pour informer la foule de son état. Et puis il est aussi très étrange que le médecin du tsar, appelé à son chevet, lui infligea un lavement, ce qui était totalement inapproprié pour un homme blessé au ventre ! ».